



# **LA BIODIVERSITE DANS ET PAR LE JARDIN**

**RAPPORT FINAL – ETE 2024**

**Par Stéphane La Branche  
Sociologue des transitions indépendant**

**Pour Arthropologia**



Cette étude a été réalisée avec le soutien financier du Ministère de la transition écologique.

Le rapport doit être cité comme suit : Stéphane La Branche. *La biodiversité dans et par le jardin*. Pour Arthropologia. 2024.

## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION ET MISE EN CONTEXTE GENERAL</b>	<b>4</b>
a. Quelques notions de sociologie	4
b. Méthodes de recherche empirique	5
c. L'enquête Internet	6
<b>ANALYSE DES ENTRETIENS SEMI DIRECTIFS</b>	<b>8</b>
1. TYPES DE JARDIN ET BIODIVERSITE	9
a. Les motivations	10
b. Plaisirs et contraintes	11
c. L'influence de la famille : à double tranchant	12
d. Les sources et les besoins d'informations	13
e. Le jardin idéal	13
2. PRATIQUES DANS LE JARDIN ET BIODIVERSITE.	14
3. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA BIODIVERSITE DANS LE JARDIN	15
a. Du jardin vers la biodiversité ou l'inverse ?	16
4. CONCLUSION DE L'ANALYSE DES ENTRETIENS	18
<b>RESULTATS DE L'ENQUETE PAR INTERNET</b>	<b>19</b>
1. PORTRAIT DES REpondANTS	19
2. Qui sont les répondants et à quels types de jardin possèdent-ils ?	19
3. REPRESENTATIONS DE LA BIODIVERSITE ET DU JARDIN : QUELLES RENCONTRES ?	23
a. Préférences pour différents styles de jardin	24
b. Préférences pour des types de jardin et statut de la biodiversité	25
c. Les pratiques du jardin à la rencontre des insectes	27
4. LES SOURCES D'INFORMATIONS ET LES BESOINS ET INTERETS DES REpondANTS	29
<b>CONCLUSIONS, PRECONISATIONS ET PISTES A POURSUIVRE.</b>	<b>31</b>
a. Quelles informations ?	32
1. LA BIODIVERSITE DANS LE JARDIN, C'EST MOINS DE TRAVAIL (mais plus de charge cognitive) !	33
2. D'UN USAGE HUMAIN DU JARDIN A DES ESPACES PARTAGES HUMAINS-BIODIVERSITE ?	33
3. L'ARGUMENT ESTHETIQUE	33

## INTRODUCTION ET MISE EN CONTEXTE GENERAL

Si la crise de la biodiversité est plus immédiate et plus urgente que celle du climat, la perception de la grande majorité de la population est plutôt tournée vers ce dernier, la biodiversité restant l'enfant pauvre des préoccupations environnementales des Français (et des Européens). S'il existe plusieurs facteurs pouvant expliquer ce statut, nous allons dans ces pages aborder cette question de manière pragmatique et à l'échelle individuelle : la place de la biodiversité dans les jardins de particuliers. Nous explorons cet enjeu de deux manières principales.

La première est celle des représentations mentales qui sont associées au jardin en soi :

- Comment les propriétaires de jardins conçoivent-ils le jardin idéal ?
- Quelle devrait être sa fonction - essentiellement humaine, être une source de nourriture et d'esthétisme ou doit-il ressembler le plus possible à la nature sauvage ?
- Comment le pratiquent-ils – quelles essences de fleurs, quels plants ?
- Comment tentent-ils de 'réguler' les insectes nuisibles, les essences 'invasives' (nous verrons que ces termes posent problème) ?

Ensuite, nous explorerons la place qu'ils donnent à la biodiversité et à la nature dans ce jardin et à la relation avec leurs pratiques.

- Le jardin doit-il être propre, ordonné et rangé ou au contraire, doit-il être sauvage, ou entre les deux ?
- Dans chaque cas, comment ces visions du jardin sont-elles associées à des types de jardin mais aussi à des pratiques (plantations, essences, régulations des insectes et autres plantes, usages de produits...)

Pour répondre à ces questions nous avons mené une enquête sociologique en mobilisant deux méthodes :

1. les entretiens semi-directifs avec 5 femmes propriétaires de jardins et ayant des relations et des conceptions différentes du jardin et ensuite ;
2. une enquête à grande échelle par Internet, avec près de 800 répondants.

Avant de fournir les résultats de ces deux phases, nous devons d'abord expliquer quelques notions fondamentales sociologiques qui seront mobilisées tout au long de ce rapport. Puis, nous justifierons le choix des méthodes pour ensuite arriver aux résultats et aux préconisations.

### a. Quelques notions de sociologie

La notion de représentation sociale est un concept assez récent qui a succédé à celui de représentations individuelles et surtout de représentations collectives, développé par Durkheim et toujours utilisé notamment en anthropologie. Les représentations collectives désignent des représentations partagées par un même groupe social, qui vont définir une pensée commune et des comportements en découlant. Ces représentations sociales existent au niveau collectif et individuel, et si elles sont partagées, il existe également des représentations dominantes et d'autres, secondaires. On observe également que les représentations sociales évoluent d'un groupe social à un

autre (on peut citer l'exemple des représentations sociales autour de la sexualité, la perception de la famille ou l'environnement...).

Nous définirons les représentations à partir du concept développé par Serge Moscovici puis par d'autres chercheurs comme Denise Jodelet, psychosociologue. Cette notion renvoie à une réalité mentale qui « *nous guide dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre. (...) Elles circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux* » (Jodelet, 2012, p.47-48). Elles offrent une **signification** aux gestes posés en fournissant « *des cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action, des systèmes d'accueil des réalités nouvelles* »<sup>1</sup>. Pour Abric, elles participent d'« *une vision fonctionnelle du monde, qui permet à l'individu ou au groupe de donner un sens à ses conduites, et de comprendre la réalité, à travers son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place* »<sup>2</sup>.

Deux points importants sont à noter. Le premier est que **les représentations sociales jouent un rôle plus important dans les comportements que l'information**. Une nouvelle information sera intégrée, et donc, souvent, réinterprétée par le système cognitif d'un individu. Si l'information n'est pas cohérente avec la représentation dominante de l'individu, l'information peut même être rejetée comme étant non valable, fautive ou inintéressante. Le second renvoie au sens : une représentation offre une signification à un geste qui pourrait ne pas en avoir. Par exemple, si un individu n'est pas du tout au fait des enjeux de biodiversité, tuer les insectes avec des produits chimiques ne pose aucun problème, le geste est défini simplement par un effort à réduire une nuisance. Si au contraire, l'individu a une sensibilité et une représentation sociale ouverte aux questions de biodiversité, le même produit chimique deviendra un enjeu, avec des nouvelles décisions à prendre et des comportements différents à adopter.

Nous verrons dans ce rapport que les représentations sociales du jardin et celles associées à la biodiversité sont étroitement liées. De plus, ces représentations sociales jouent un rôle dans les préférences pour les types de jardin mais aussi dans les manières de s'en occuper, de le pratiquer et de le vivre, incluant le traitement des insectes et des plantes indigènes. Pour identifier ces représentations sociales potentielles à l'œuvre, nous avons d'abord mené des entretiens semi directs.

## b. Méthodes de recherche empirique

Un entretien semi directif vise à 'faire parler' un-e enquêté-e sur un sujet spécifique, sur un mode de discussion semi libre, encadré par des thèmes et des relances. Cela demande une certaine intelligence communicationnelle que les questionnaires ne nécessitent pas et permet d'obtenir des informations de l'ordre du vécu subjectif mais néanmoins potentiellement fortement explicatif de la part de l'interviewé-e. Il s'agit d'une méthode qui donne un accès à la personne, à ses idées, à ses perceptions ou représentations. Il peut être réalisé en face à face, individuellement ou en groupe, au téléphone ou par l'entremise d'une technologie (par exemple : visioconférence). L'entretien peut varier d'une forme libre jusqu'à une forme ayant des questions très structurées (par exemple : « Pourriez-vous me nommer les trois éléments les plus importants dans votre choix d'une plante pour votre

---

<sup>1</sup> J. Denise. *Les Représentations sociales*, PUF, 1994.

<sup>2</sup> J-C. Abric (sous la dir.). *Pratiques sociales et représentations*, PUF, 2011.

jardin ? »). L'entretien en profondeur et dynamique se place dans une approche phénoménologique, c'est-à-dire qu'il explore la réalité perçue par la personne, afin de mieux saisir les différentes facettes d'un phénomène donné.

Le grand avantage de l'entretien semi directif est qu'il laisse l'espace à l'expression de l'enquêté-e, ses besoins, ses ressentis, qui permettent l'ouverture de nouvelles pistes, l'émergence de nouvelles compréhensions et l'approfondissement des points clés. Ceci est possible car le répondant ne se borne pas à des questions fermées ou binaires (voire, même sur des échelles – de type préférence de 1 à 5...). L'objectif n'est ainsi pas d'obtenir que des données dans le sens classique du terme, mais plus important, des in/compréhensions, des ressentis, des représentations, des valeurs, par le biais de l'analyse des réponses données, certes, mais aussi par le type de vocabulaire utilisés, etc. L'enquêteur peut également identifier en temps réel des hésitations, des tensions ou des contradictions (ou à l'inverse, un enthousiasme), et amener l'enquêté-e à approfondir et à spécifier.

Classiquement, un entretien se mène en trois phases (une 4<sup>e</sup> peut être intégrée) :

- Première phase de l'entretien : Présentation et introduction générales, mise en contexte, place de l'interrogé dans l'enjeu...
- Seconde phase de l'entretien : Le cœur des enjeux est abordé, avec en fin de cette phase, les points les plus délicats, controversés ou sensibles. Les relances visent à approfondir, creuser et parfois, confronter des points de vue.
- Troisième phase de l'entretien : Grandes leçons, Retours sur expérience, sur les freins et les moteurs, pistes d'avenir et à creuser...

Les thèmes de questionnements et les relances sont identifiés avant l'entretien grâce à la revue de littérature, d'autres études sur des enjeux similaires, et enfin, à l'expérience du chercheur. Ensuite, il s'agit d'analyser chaque entretien, puis de les comparer entre eux (points communs et différences) et enfin, d'en faire une 'confrontation' avec le benchmark. Les résultats empiriques concordent-ils ou entrent-ils en contradiction avec les conclusions de la littérature, ou sont-ils différents ? Quelles pistes de recherches et quelles données seraient utiles ? La dernière étape consiste, suite à cette analyse, à développer des questions et des hypothèses qui seront testées dans le cadre d'une enquête à plus large échelle. Les entretiens semi directifs peuvent être enrichis par des focus groups ou approfondis par le biais d'enquêtes à grande échelle par téléphone ou par Internet.

### c. **L'enquête Internet**

Les questions d'une enquête Internet sont élaborées à partir des résultats de la revue de littérature et de l'analyse des entretiens. Les **thèmes** de questions étant les mêmes, ceci permet de comparer les deux ensembles de résultats.

Il s'agit par cette enquête :

- D'augmenter le nombre de répondants, afin d'avoir des indications sur le degré de généralisation (partielle) des données recueillies dans la phase précédente ;
- D'élargir le panel de répondants ;
- De confirmer ou infirmer des hypothèses ayant émergé lors de la phase d'entretien.

Il s'agit ensuite de faire une analyse comparée entre les résultats des entretiens et des répondants au questionnaire : observe-t-on des tendances générales communes ou au contraire, des signaux contradictoires et comment les expliquer ?

## ANALYSE DES ENTRETIENS SEMI DIRECTIFS

L'analyse des entretiens montre certaines tendances fortes, révélant quelques caractéristiques associées à différents niveaux de préoccupations pour la biodiversité, mais elle fait aussi émerger des ambiguïtés et des flous dans la cohérence entre représentations, motivations et pratiques, que nous retrouvons dans les résultats de l'enquête. Pour le dire simplement, si les représentations sociales tendent à mener à certaines pratiques plutôt qu'à d'autres, le lien entre les deux n'est jamais parfait. Même la moins convaincue fait attention aux insectes et même la plus engagée choisit des plants par gourmandises ou par esthétique des fleurs qui ne sont pas endémiques. Ceci n'est pas surprenant car on retrouve les mêmes décalages dans les autres enjeux de la transition, que ce soit les pratiques de diminution de la consommation de l'énergie, de consommation de viande ou d'usage de la voiture.

A partir d'une enquête précédente menée par Arthropologia, nous avons fait une première hypothèse du degré de prise en compte de la biodiversité, en catégorisant les répondants de la manière suivante :

1. fiers de la biodiversité et de l'ensauvagement de leur jardin (et *a priori*, très préoccupés par la biodiversité ; deux entretiens) ;
2. *a priori* moyennement préoccupé (un entretien) et enfin ;
3. *a priori* ceux pour qui l'esthétique prime (deux entretiens, dont une en évolution vers la seconde catégorie).

Au final, la personne ayant été pré-identifiée comme moyennement peu soucieuse de la biodiversité s'est révélée intéressée et préoccupée. Les autres correspondaient plutôt bien à l'attente mais, comme nous le verrons, les frontières entre les catégories sont plus poreuses que le postulat de départ. Au final, cinq femmes, aucun homme, ont été interrogées, dont quatre avec une maison et une avec un appartement en RdC et un accès à un jardin privé. Avec un tel nombre, bien entendu, les résultats présentés dans ce chapitre n'ont pas une valeur statistiquement significative mais leur valeur qualitative est sans conteste, comme en attestent ensuite les résultats de l'enquête par Internet.

Ceci étant dit, une tendance générale existe bel et bien : les enquêtées peuvent être réparties sur un spectre allant des moins engagées (sans qu'elle ne le soit pas du tout) aux moyennement engagées jusqu'aux plus convaincues et agissantes. L'analyse des entretiens semi-directifs et des réponses de l'enquête nous a alors permis d'identifier trois idéaux-types, trois termes que nous reprenons tout au long de ce rapport.

**LES SENSIBILISEES** sont celles qui « font attention à la biodiversité » en utilisant des produits les moins nocifs possibles ; elles tendent fortement à préférer et à avoir des jardins bien entretenus, des pelouses, et pour qui les mauvaises herbes et les insectes sont davantage des nuisances que pour les deux autres catégories. Ce sont les plus anthropocentrées. A savoir, cette catégorie est moins engagée que les deux autres mais elle est néanmoins plus préoccupée par la biodiversité que la moyenne de la population (nous y revenons dans le prochain chapitre).

**LES ENGAGEES** : font très attention aux produits, en mettent le moins possible, vont laisser des parties de leurs jardins ensauvagés. Elles préfèrent les jardins à l'anglaise et tentent de contribuer à minima à la biodiversité, et pas seulement de réduire leurs impacts négatifs. Pour autant, Elles n'utilisent pas les termes de « laisser-faire » ni « d'ensauvagement » ni ne mettent très fortement ces notions en pratiques.

**LES ECOCENTREES ont une représentation sociale non anthropocentrée du jardin. L'ensauvagement, le « laisser faire », le « laisser pousser » et le « laisser mourir » sont au cœur de leur vision du jardin et de leurs pratiques. Elles n'utilisent aucun produit de contrôle des limaces ou des insectes et pour elle, le concept de « nuisible » est une aberration. La fonction première du jardin est la biodiversité.** Ce sont des écocentrées.

Ces idéaux-types se distinguent grâce à deux ensembles de différences :

1. Tout d'abord, une différence de **degré**. Même les sensibilisé.es ne mettent pas de produits chimiques ni d'insecticides et elles tentent de ne pas tuer les insectes, ni mêmes les limaces ou les escargots. Elles optent pour une diversité de plants ; tentent d'avoir des floraisons sur la plus longue période possible (pour l'esthétique ET pour la biodiversité pour les moins engagées ; et d'abord et avant tout pour la biodiversité pour les plus engagées) et tendent à planter de plus en plus de vivaces (ce qui réduit les efforts et le travail). Elles ont les jardins les plus ordonnés, « propres ». Les engagées tentent de contribuer à la diversité, elles veulent des insectes et des oiseaux, mais elles interviennent quand un plant est malade ou envahi par des insectes ; elles tendent davantage que les autres à distinguer les nuisibles et les non utiles.
2. Ensuite, une différence de quasi **rupture**, plus profonde, en termes de représentations sociales sur la place des non humains : les écocentrées ont des réflexions et une vision de la nature différente. Un jardin doit être sauvage et si une maladie ou des ravageurs viennent dans le jardin, il faut laisser-faire. Les termes d'« ensauvagement », de « laisser-faire », « laisser pousser » et « laisser mourir », avec les pratiques associées, sont caractéristiques des écocentrées mais ne sont pas mobilisés par les deux autres catégories. Les écocentrées ont les jardins les moins ordonnés, les plus sauvages.
3. A noter que malgré notre terminologie, **les anthropocentrés de notre enquête représentent plutôt les engagé-es des autres enquêtes identifiées !**

Nos échanges avec les enquêtées commençaient par une simple description de leurs jardins, pour ensuite aborder leurs pratiques de jardinage et enfin les enjeux de la biodiversité, plantes, insectes..., et les pratiques associées.

## 1. TYPES DE JARDIN ET BIODIVERSITE

Les entretiens débutaient avec une description de leur jardin : ses dimensions, son arrangement, le type de plantes et sa forme principale (surtout floral et décoratif ; un mélange entre potager, floral et fruitiers ?). Les jardins varient entre urbains, plus petits (200m<sup>2</sup>-400 m<sup>2</sup>) et plus ruraux (2 000m<sup>2</sup> et 4 000m<sup>2</sup> incluant la maison). Il n'y a pas de corrélation entre densité urbaine et type de jardin : une très urbaine possède un jardin presque uniquement floral et une autre, également urbaine, possède un jardin très diversifié. Celui de 2 000m<sup>2</sup> est mixte, avec une grande pelouse et beaucoup de fleurs, mais celui de 4 000m<sup>2</sup> est très fortement diversifié et ensauvagé, et qualifié refuge LPO. Trois sont à l'extérieur de la ville, deux en ville, dont une en centre urbain.

Dès cette phase, nous avons pu observer des logiques d'actions et des représentations dominantes du jardin. L'idée principale ici exprimée lorsque l'on compare les réponses est qu'un jardin décrit comme étant classique et avec une visée à dominante esthétique tend à moins prendre en compte la biodiversité. Nous avons confirmé cette relation grâce au questionnaire Internet. Ceci renvoie en grande partie aux motivations pour lesquelles ces personnes ont un jardin, avec, comme nous le verrons, des considérations bien pragmatiques liées aux pratiques et au travail à faire pour maintenir un jardin.

Nos entretiens montrent une corrélation directe entre le type de jardin et la place donnée à la biodiversité : les personnes les moins enclines à intégrer la biodiversité sont celles pour qui l'esthétique est le plus important. Dans les entretiens, les deux personnes possédant des jardins à teneur florale sont moins informées et soucieuses de la biodiversité que les autres ; elles parlent moins des insectes aussi. **Pour autant, ceci ne signifie pas qu'elles ne tentent pas de réduire leurs empreintes** : en effet, toutes enlèvent les pucerons avec les mains et aucune n'utilise de produits phytosanitaires chimiques. Dans tous les cas, des fleurs vivaces sont sélectionnées afin qu'elles fleurissent le plus longtemps possible durant l'année, de février à décembre. Mais derrière cette stratégie se cachent des motivations différentes : la biodiversité d'abord et avant tout pour les plus convaincues, et l'esthétique pour les autres.

Une des enquêtées exprime une autre envie : celle de partager la beauté des fleurs au plus grand nombre en s'occupant également des fleurs, spécifiquement, d'un jardin partagé urbain : « *cela ajoute de la beauté aux passants et à des groupes de vieux et d'artistes qui viennent visiter. Les enfants d'une garderie viennent régulièrement aussi. Ça fait du lien social* ». Pour elle, « *le jardin, c'est pour le plaisir, respirer, couper les fleurs et voir la biodiversité, les abeilles charpentières (« elles sont magnifiques, si on peut les regarder, quel bonheur ! ») et les papillons* ». Ainsi, malgré un discours esthétisant du jardin, la notion de beauté est appliquée autant aux fleurs qu'aux insectes cette recherche s'applique également aux fleurs et aux insectes. Une autre, qui avait été identifiée initialement comme étant « moyennement sensible » possède un jardin mix, avec un petit potager, des fruits rouges et un espace d'herbe. Elle fait du compost depuis plus de 15 ans et possède un récupérateur d'eau de pluie depuis 25 ans. Elle récupère également l'eau de lavage des légumes et l'eau froide de la douche qui coule avant que l'eau chaude n'arrive. C'est une première observation : les frontières entre les propriétaires de jardin fortement engagé dans la biodiversité et ceux davantage intéressés par l'esthétique sont poreuses. **Biodiversité et esthétique ne sont pas antinomiques.**

Ces premières observations sont étroitement associées aux motivations pour leurs pratiques de jardinage. Nous reposons ici la question que nous posons depuis 20 ans sur le climat : quel est le poids du volet environnemental dans les pratiques et, dans le cas de cette étude, de la biodiversité dans les pratiques et les objectifs du jardinage ?

## a. Les motivations

L'enquête IFOP sur les Français et le jardin de 2022<sup>3</sup> montre que les trois premières motivations sont la relaxation, la convivialité et la vie de famille. Ces critères sont dans nos entretiens un marqueur des 'sensibilisé.es', mais pour autant, il leur faut avoir le moins d'impacts négatifs possibles – et dans ces cas, en utilisant des produits naturels et en enlevant les limaces ou les pucerons à la main. Les « sensibilisé.es » de l'enquête ne sont donc pas des négationnistes ! Une des différences avec les écocentré.es, c'est que pour ces dernières, cela ne suffit pas. Il faut aller bien plus loin dans les choix des essences de plantes, leur diversité et privilégier les indigènes et dans la manière d'aborder les pratiques de jardinage, en laissant faire, en promouvant l'ensauvagement. On retrouve cette distinction de degré, dans le nombre de secteurs d'actions possibles dans le jardin qui sont appropriés par les enquêtées pour agir en faveur de la biodiversité. Les engagées sont situées entre les deux, avec plus d'attention

---

<sup>3</sup> <https://www.valhor.fr/actualites/enquete-ifop-les-francais-et-le-jardin-en-2022>. A noter : il s'agit de l'année de sortie du Covid, plusieurs réponses possibles dans l'enquête.

portées aux plantes indigènes et avec moins d'interventions. Les résultats de l'enquête par Internet nous permettent d'affiner et d'approfondir ces premières observations (cf. chapitre 2).

## b. Plaisirs et contraintes

L'enquête IFOP montre que 72 % des Français voient le fait d'entretenir leur jardin comme une source de plaisir contre 28 % qui le voient comme une contrainte. Ce sentiment de plaisir concerne toutes les générations mais il est plus élevé (7 %) chez les 65 ans et plus<sup>4</sup>. Pour quatre des cinq entretiens, le jardin est d'abord et surtout un plaisir, mais un plaisir médié par le travail que cela peut représenter, notamment pour les personnes à la retraite, ou par la contrainte si l'on souhaite partir en vacances. Une seule d'entre elle, une 'minimaliste' avait un discours purement « plaisir ».

Les autres mentionnent que « *c'est quand même du travail* ». Plus même : « *le grand avantage du jardin sauvage : il demande moins de soin !* ». On plante ainsi des vivaces (ça repousse tout seul et même parfois, ça migre, j'ai des plantes nomades ! ») et des plantes demandant peu d'eau pour réduire le travail d'arrosage tout en ayant moins d'impacts sur la ressource en eau. **La valeur environnementale rencontre ainsi un pragmatisme quotidien associé au mode et à la phase de vie<sup>5</sup> – ce qui est également le cas des autres enjeux de la transition analysés dans nos autres recherches<sup>6</sup>!** Le fait qu'un jardin sauvage demande moins d'entretien est probablement un argument assez percutant pour induire des pratiques mieux axées sur la biodiversité. A l'inverse, un jardin rangé et propre nécessite soit qu'il y ait de la pelouse partout soit y passer beaucoup de temps. Pour autant : ***la propriétaire de la plus grande surface de pelouse est également celle qui y passe le plus de temps et la seule pour qui le jardin n'est jamais du travail.***

A noter que dans les tableaux, nous qualifions les trois catégories de la manière suivante, à partir des réponses :

1. « Le jardin doit avoir surtout un usage humain » (les anthropocentrés) ;
2. « Le jardin doit avoir le moins d'impacts possible sur la biodiversité » (les engagé.es) ;
3. « Le jardin doit surtout contribuer à la biodiversité » (les écocentré.es).

Les résultats de notre enquête par Internet offrent les chiffres suivants :

**Tableau 1. Vision du jardin et perception du plaisir vs travail**

Vision du jardin/plaisir vs travail	Plaisir	Travail et plaisir	Beaucoup de travail
Le jardin doit avoir surtout un usage humain	11%	78%	11%

<sup>4</sup> <https://www.valhor.fr/actualites/enquete-ifop-les-francais-et-le-jardin-en-2022>

<sup>5</sup> Jeune actif professionnel, parents, retraite...

<sup>6</sup> Si la voiture est un des enjeux prioritaires de la lutte contre le changement climatique, pour la majorité de la population, elle demeure surtout un moyen de transport !

Le jardin doit avoir le moins d'impacts possible sur la biodiversité	17%	74%	9%
Le jardin doit surtout contribuer à la biodiversité	11%	80%	9%

Quelle que soit la catégorie, la grande majorité considère qu'il s'agit à la fois du travail et du plaisir. Nous leurs avons également posé la question du temps passé dans le jardin (« A combien d'heures par semaine estimez-vous passez du temps dans votre jardin ? ») :

**Tableau 2. Vision du jardin et temps en heure**

Vision du jardin/temps de travail	Moins d'1 heure	1-3 heures	+ de 3 heures
Usage humain	50%	22%	28%
Avoir le moins d'impacts	47%	17%	36%
Contribuer à la biodiversité	39%	16%	45%

On voit que s'il n'y a pas beaucoup de différences entre les catégories quant à la perception « plaisir vs travail », l'évaluation des écocentrés soulève un résultat intrigant : à l'encontre de leur argument qu'un jardin ensauvagé prend moins de temps, ceux-ci y passent plus de temps à jardiner que les autres ! A l'inverse, ceux pour qui le jardin doit avoir avant un usage humain rapportent plus que les autres y passer moins d'une heure par semaine.

### c. **L'influence de la famille : à double tranchant**

La présence et l'opinion des membres de la famille fait apparaître une double pression contradictoire. Ainsi certaines enquêtées mentionnent que c'est une contrainte qui va à l'encontre d'un jardin sauvage, avec certains membres critiquant ce type de jardin : « *On ne peut pas jouer au foot* » ; « *ça ne fait pas propre* ». En même temps, la présence d'enfants en bas âge amène les propriétaires de jardins à faire très attention aux produits de jardinage, certaines cessant même de mettre de la cendre contre les limaces.

L'influence d'enfants adultes peut aussi jouer un rôle positif : une enquêtée a planté de la lavande pour les insectes pollinisateurs il y a deux ans, suite à une prise de conscience via des documentaires et des échanges avec sa fille. Elle trouvait aussi la réduction du nombre d'insectes sur le pare-brise « *inquiétant* ». Pour une autre, si le « *gendre et sa fille l'influencent beaucoup* », la phase de vie, la démarche à long terme de s'occuper d'un jardin et de s'y intéresser, l'acquisition d'information sur la crise environnementale et enfin, les observations personnelles (« *on voit beaucoup moins d'abeilles ou de papillons qu'avant* » revient chez toutes les enquêtées) jouent également un rôle. A noter que les écocentrées ressentent davantage de pression de la part de leurs enfants contre « *trop d'ensauvagement* » car ces derniers « *veulent de la place pour jouer* ». La présence d'enfants et de petits-enfants amènent donc à des questionnements, qui ne vont pas toujours dans le même sens, parfois contribuant aux efforts et à la sensibilisation ou au contraire, les ralentissant car certaines « *pratiques écolos* » sont perçues comme

« freinant certains jeux ». Cette ambiguïté se retrouve dans d'autres domaines de la transition : l'arrivée des enfants amène les parents à tenter de faire bien plus attention à la qualité de la nourriture mais le second enfant tend à provoquer une augmentation de l'usage de la voiture.

#### d. **Les sources et les besoins d'informations**

Parmi les écocentrées, on retrouve des sous profils un peu différents : l'une a une approche très scientifique, elle connaît et a déjà collaboré avec Arthropologia, elle travaille dans le domaine et elle a une formation en écologie. Chez d'autres écocentrées, les observations personnelles et les interactions informelles jouent un rôle plus important à la fois dans leur acquisition d'information et dans leurs pratiques. Elles font des recherches surtout pour mieux comprendre quelles sont les meilleures plantes pour les pollinisateurs, mais les enquêtées (à l'exception d'une seule dont c'est le métier et la formation) ont une surtout une approche 'personnelle', basée sur leur propre expérience et leurs relations sociales rapprochées (voisins et familles) plutôt qu'une approche académique. Les plus anthropocentrées s'intéressent plus à l'esthétique des fleurs, mais aussi à la saisonnalité, tandis que les engagées vont tenter de marier les deux aspects, ce qui au final, demande davantage d'efforts d'apprentissage et de réflexions.

Les sources d'informations sont variées mais le bouche-à-oreille, les relations directes avec la voisine, des membres de la famille, occupent une place plus importante que prévue. En effet, on aurait pu s'attendre à ce qu'une éducation plus formelle sur les enjeux de biodiversité ou même par l'auto-formation (cours, tutoriels, vidéos YouTube...) soit la source principale. Si cela existe, les 'vraies' relations sociales jouent un rôle clé, ce qui a été confirmé dans l'enquête à grande échelle. Viennent ensuite des reportages sur la biodiversité et les pratiques de jardinage. Les engagées et les écocentrées semblent avoir une sensibilité préalable plus forte que les autres, qui les amène ensuite à s'informer sur comment contribuer à la biodiversité par le biais de leur jardin. « *Ça commence avec l'amour de la nature puis je suis allée vers la connaissance, en commençant par la médecine et la phytothérapie. Puis je me suis intéressée à l'écologie, la botanique...* ». Ensuite, elle a suivi des MOOC médicaux, sur le climat et l'écologie, jusqu'à faire de son jardin un refuge LPO. « *Quand on connaît une plante, on ne la ressent pas de la même manière* », évoquant ainsi un moteur : les émotions et la sensibilité à la nature qui semble pré-dater la recherche d'information sur le sujet.

#### e. **Le jardin idéal**

Lorsqu'on leur pose la question du jardin idéal et du jardin qu'elles organisent et pratiquent, les enquêtées sont très cohérentes : le jardin à l'anglaise est très largement préféré et pratiqué aux jardins à la française, à la japonaise ou à l'américaine (que de la pelouse parfaite). L'une mentionne par exemple que le jardin idéal serait « *plein de coins à fleurs, avec des petits parcours, des coins pour s'asseoir pour méditer, admirer les fleurs et écouter les oiseaux. Le jardin à l'anglaise, un peu ensauvagé mais contrôlé* ». Ceci apparaît comme le jardin idéal pour une majorité des répondants à l'enquête par Internet (cf. chapitre 2).

L'âge, après la retraite, joue un rôle avec certaines disant qu'elles ne veulent pas d'un trop grand jardin qui demanderait trop de travail : « *le jardin idéal, c'est 400 m<sup>2</sup> maximum, avec un peu de potager de courgettes, de bettes et de butternut* ». Son jardin idéal est plutôt « *à l'anglaise, c'est plus facile, c'est plus libre. Le jardin à la française est trop contraignant, difficile à gérer, trop de travail* ». A l'inverse, une autre enquêtée dit que son jardin

idéal serait plus grand (elle a 300 m<sup>2</sup>), quasi « *sauvage, plus d'espaces pour laisser un tronc mort, des tas de bois, faire une mare... Peut-être à la retraite !* ».

Pour terminer, une écocentriste dit : « *Le jardin idéal est celui où on se sent bien mais pour cela, il faut aimer la nature. C'est le jardin sauvage avec un peu d'espace pour les humains. Pour moi, je réfléchis mais aussi, je médite, je pense aux personnes que je connaissais qui sont mortes. Je peux y passer des heures sans m'en apercevoir. Sans mon jardin, j'aurais pu faire une éco-dépression, surtout quand j'ai commencé à bien m'informer !* »

## 2. PRATIQUES DANS LE JARDIN ET BIODIVERSITE.

**« Si un arbre prend des maladies c'est qu'il ne se plaint pas ! Il ne faut pas insister ».**

L'enquête IFOP mentionnée offre des chiffres assez parlants des pratiques et des intentions des répondants quant à leur propension à prendre en compte la biodiversité dans leurs pratiques de jardinage (cf. chapitre 3). Mais lorsqu'on aborde la place de la biodiversité dans le jardin, la sociologie ne se limite pas aux pratiques ; elle analyse cette place dans le discours des enquêtés, dans leurs réponses et leurs explications, comme une manière d'en comprendre le statut et l'importance dans les représentations sociales et dans les motivations derrière les pratiques, comme un fait social total potentiel. Cette section de ce premier chapitre aborde donc : i) les pratiques, et ensuite, ii) les conceptions et les représentations sociales de la biodiversité dans le jardin qui sous-tendent – ou non et à différents degrés- les pratiques.

Nous notons une correspondance non négligeable entre les pratiques et les représentations sociales qui les sous-tendent. Ainsi, les écocentristes vont utiliser des termes et avoir des pratiques que les autres n'auront pas. Ainsi, chez celles-ci, les termes « d'ensauvagement » (considéré comme une qualité, notons-le bien) et de « laissez-faire », « laisser vivre » et « laisser mourir » sont mobilisés ; les espèces indigènes prennent une place bien plus importante, et les jardins sont peu entretenus. Chez les autres, ces termes n'apparaissent pas alors que ceux d'un « jardin propre », « bien entretenu » et « beau » sont mobilisés de manière quasi interchangeable. D'autres différences sont identifiées au long de l'analyse.

Si la biodiversité est mentionnée par les interrogées, elles la pratiquent de manière différente. Quelles sont les points communs et les différences dans les pratiques entre les plus et les moins engagées ? Certaines différences significatives émergent mais on en observe aussi certaines qui sont pratiquées par toutes alors qu'a priori, on pourrait penser qu'elles seraient réservées aux plus engagées.

Toutes réutilisent l'herbe tondue comme paillage ou la laisse sur place comme engrais naturel et pour diminuer le besoin d'arrosage. La tonte est 'stratégique' dans tous les cas : soit à certaines périodes de l'année (après les tulipes et les jonquilles) soit à des endroits spécifiques (sentier pour aller vers un îlot, ou une parcelle pour les enfants...). Pour l'une d'entre elle, moins engagée, la tonte est plus fréquente une fois les fleurs du printemps terminées. Toutes tentent de planter des essences qui ne demandent peu ou pas d'interventions ni d'engrais. Les insecticides sont proscrits dans tous les cas. Même les plus anthropocentristes ne tuent pas les limaces ni les escargots, préférant « *les transporter dans un autre endroit* », alors qu'une engagée dit parfois mettre des granules anti-limaces.

Les pucerons quant à eux sont soit enlevés à la main ou nettoyés avec du savon noir soit, pour les écocentristes, laissés sur place pour servir de nourriture aux autres insectes. Deux indiquent avoir arrêté « *depuis la*

*réglementation sur les insecticides* », ce qui dénote un respect de la loi plutôt que de motivations internes face à la biodiversité. Les enfants émergent également comme une préoccupation les amenant à interdire les « produits chimiques ». Si une seule mentionne le climat, toutes se préoccupent de la question de l'eau, ce qui les amène à faire des choix en matière non seulement de récupérateurs d'eau mais dans leur choix d'essences végétales, de paillage voire d'emplacement dans le jardin. En ce qui concerne les maladies, on retrouve un spectre d'actions allant, pour les moins engagées, de la bouillie bordelaise sur les tomates et les rosiers, jusqu'à... **ne rien faire** pour les écocentrées : « *Aucun traitement : si ça ne marche pas, tant pis, si ça ne pousse pas ou si ça meurt* ».

Globalement, on observe une congruence entre les discours les plus fournis sur la biodiversité et les pratiques. Pour résumer, plus le discours est développé :

- Plus « *on laisse faire* » ;
- Plus on est dans des pratiques de contribution à la biodiversité plutôt que dans une approche de préservation ou de minimisation des impacts négatifs ;
- Plus on est dans une approche systémique qui tient que chaque espèce d'insectes et de plantes a sa place et sa fonction, **en interaction** avec les autres.

Ainsi les écocentrées ont davantage parlé, et laissent pousser davantage, des essences indigènes, qui sont parfois considérées comme de la mauvaise herbe par les plus anthropocentrées – même si ces dernières peuvent les garder par esthétisme. Les plus convaincues (dont une avec un jardin et un balcon refuge LPO) ne ramassent pas tous les fruits pour en laisser aux oiseaux ; une autre refuse d'avoir des chats en raison des oiseaux et des lézards et deux installent des refuges naturels (grosses branches, bûches...) ou des tuiles pour les insectes.

Ce que l'on constate donc, c'est que même les personnes moins engagées de nos entretiens ont des pratiques allant dans le sens, a minima, de la réduction de leurs impacts, et que les plus engagées sont dans une démarche proactive de contribution à la biodiversité, par le biais de leurs pratiques. Mais on voit une autre différence, sur un autre plan : les plus engagées ont une pensée plus systémique et interactionnelle. Ce qui nous amène donc à la dernière question principale de ce chapitre : comment conçoivent-elles la biodiversité et la place de leur jardin dans celle-ci ?

### 3. LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA BIODIVERSITE DANS LE JARDIN

**« La biodiversité, c'est quoi ? Les oiseaux, les plantes, les insectes, la vie naturelle que l'on voit en campagne profonde ! »**

L'analyse des représentations sociales des enquêtées montre des différences plus marquées entre les trois profils que l'analyse des pratiques. Les écocentrées se rapprochent de la « deep écologie », c'est-à-dire non anthropocentrée, même si ces termes n'ont pas été employés, tandis que les moins engagées sont davantage dans une démarche plus classique de développement durable, anthropocentrées, donc. C'est donc la question de la place de l'humain vis-à-vis des autres espèces qui est soulevée.

Si aucune n'exclut l'apport des insectes dans la biodiversité de leur jardin ni leur fonction pollinisatrice, on note une différence au niveau d'abord de la cognition : les plus informées ont davantage de connaissances sur les insectes

pollinisateurs qui ne se résument pas aux papillons et aux abeilles : « *il y a aussi les syrphes qui sont très efficaces. Les cétoines sont très jolies mais casse-pieds, elles mangent les roses pâles, il faut les attraper et les mettre ailleurs* ». A noter que seules les deux plus engagées parlent du sol : « *la biodiversité passe surtout dans le sol : il faut laisser les racines dans le sol, ça aère le sol et nourrit la biodiversité !* ». A l'opposé, **les moins engagées ont une vision moins complète des insectes pollinisateurs, souvent limités aux papillons et aux abeilles. Les seuls autres insectes mentionnés dans ce cas sont les nuisibles, et notamment les pucerons.**

L'analyse transversale permet d'observer que plus les enquêtées sont engagées dans des pratiques de contribution à la biodiversité, plus leur discours est interactionnel et systémique, ce qui nécessite également une compréhension non seulement de chaque espèce de plantes ou d'insectes, mais plus important, de leurs interactions. Ainsi, par exemple, elles font attention à « *planter des fleurs indigènes qui sont bien plus compatibles avec les insectes indigènes* », ce qui n'apparaît pas dans le discours des moins engagées. Ensuite, les plus sensibles tendent davantage à penser au-delà des limites de leur jardin pour l'insérer dans son milieu plus large, tandis que les autres se limitent à leur terrain. Les écocentrées ne font pas seulement attention à la biodiversité dans leur jardin mais aussi à comment il peut contribuer à la biodiversité plus généralement, au niveau du quartier, du territoire et avec les autres jardins. L'une mentionne que son jardin est une source de nourriture pour des hérissons qui vivent de l'autre côté de la rue, quand une autre parle de ses roses trémières qui se sent propagées sur le trottoir. Elles ont aussi conscience que les insectes qui vivent et prolifèrent dans leur jardin sont une source de nourriture pour les oiseaux.

Cette pensée biosystémique, caractéristique des écocentrées, les amène également à refuser les termes d'espèces « invasives » ou « nuisibles » qu'elles considèrent comme absurde dans la nature tandis que ce mot est utilisé par celles qui attachent plus d'importance à l'esthétique. Pourtant, même chez ces dernières, ceci ne signifie pas nécessairement qu'il faut toutes les arracher : « *j'enlève celles qui ne sont pas jolies et je garde les autres !* ». Dans ce cas, la vision esthétique du jardin n'est pas entièrement contradictoire avec une approche à minima ensauvagée.

### a. Du jardin vers la biodiversité ou l'inverse ?

Mais le jardin est-il d'abord et avant tout une manière de contribuer à la biodiversité ou à l'inverse, l'intérêt pour le jardin en soi (qu'il soit esthétique ou de gourmandise) amène-t-il ensuite vers une meilleure prise en compte de la biodiversité ? De manière plus générale, ceci renvoie à une autre question, encore sans réponse définitive au sein des sciences des comportements : quel est le lien entre valeurs et pratiques ? Les pratiques ne peuvent-elles pas avoir un effet sur des valeurs ?

Pour les écocentrées, contribuer à la biodiversité est la porte d'entrée principale vers le jardin, c'est la fonction première du jardin, alors que pour les autres, le jardin a d'abord une fonction de plaisir ou d'esthétique et elles font ensuite attention à la biodiversité. Pour les anthropocentrées et les engagées, le jardin est une porte potentielle vers des pratiques de biodiversité. Le discours des premières est plus fortement axé sur la contribution à la biodiversité que les secondes qui ont davantage tendances à vouloir minimiser leurs impacts plutôt que de renforcer le vivant. Mais même dans ce cas, il ne s'agit pas d'une posture 'dure' ni binaire, il s'agit d'une question de degré. C'est un des biais des entretiens semi directifs : aucune enquêtée n'avait un jardin-pelouse et aucune ne pensait que le jardin idéal était à la française ni à l'américaine, avec une pelouse parfaite. Toutes ont dit préférer le jardin à l'anglaise, ce qui est indicatif en soi. Au-delà de ce biais des entretiens, cependant, c'est précisément ce qu'on retrouve également dans l'enquête, avec une très forte préférence par une grande majorité des répondants pour le jardin à l'anglaise.

Une des différences les plus marquées dans les représentations sociales du jardin et de sa place dans la biodiversité renvoie à des termes spécifiques uniquement mobilisés par les écocentrées : le langage « d'humilité » face à la complexité et à la beauté de la biodiversité ; de « laisser faire » la nature – incluant de ne pas insister si une espèce souffre d'une maladie ou d'insectes et de la laisser mourir et de planter autres chose (« *Les fleurs, ça pousse, ça pousse pas, j'apprends l'humilité, ça ne marche pas, ce n'est pas grave !* ») - n'apparaît pas ou de manière beaucoup moins forte chez les adeptes du jardin esthétique. D'ailleurs à ce propos, une enquêtée arrivée l'année dernière à son nouveau domicile dit vouloir maintenant « *passer le cap pour mieux contribuer au développement de la biodiversité dans son jardin tout en maintenant son jardin, en le gardant 'propre'* », mais sans savoir comment arriver à cet équilibre. On a ici une intention de faire mieux mais sans trop savoir comment<sup>7</sup>. Puisque c'est la seule enquêtée à se positionner de cette manière, il est difficile d'en dire plus sur ce type de profil qui semble vouloir davantage s'engager. L'enquête apporte des éléments supplémentaires à cet enjeu, lorsqu'on leur demande sur quels sujets ils cherchent des informations, plus de la moitié répondent : sur la biodiversité (cf. chapitre 2). Un manuel d'aide à l'action pourrait contribuer à améliorer certaines des pratiques mais il faudrait savoir comment organiser un tel manuel, avec quel angle d'intérêt et de préoccupations.

En sus des notions de « laisser-faire », « laisser pousser » et « laisser mourir », le dernier terme propre aux écocentrées est celui « d'ensauvagement ». Par ceci, elles signifient que les plantes indigènes ont leur place, qu'il faut laisser pousser ce qui pousse naturellement, sans leurs interventions, et que le jardin n'a pas à être organisé par elles, humains, mais qu'il devrait plutôt s'autoréguler et s'auto-organiser. On le voit, le laisser-faire et l'ensauvagement sont associés, la première notion renvoyant plutôt à une démarche et la seconde à un état, un objectif et qui témoigne d'une vision non anthropocentrée du jardin et de la biodiversité. L'une des interrogées aborde explicitement cet enjeu philosophique de la sorte :

*« J'aime beaucoup St-François d'Assise, qui parlait aux animaux et particulièrement aux loups ! »* Plus loin, elle ajoute : *« à chaque fois que l'on rend une fleur plus belle avec des croisements, en la sélectionnant, vous lui ôtez ses qualités de protection contre les maladies, les insectes... Vous diminuez sa capacité à survivre. L'homme n'aime que ce qu'il a créé lui-même, pas les plantes vraiment naturelles. C'est une conception de la nature anthropocentrée. Donc, j'arrache beaucoup moins qu'avant et je regarde toutes les plantes avec respect ».*

Il ne faut pas sous-estimer non plus le volet pratique et utile d'une telle approche philosophique du jardin : c'est aussi une manière de gérer cognitivement et pragmatiquement la complexité de la biodiversité. Plutôt que de tenter de tout contrôler et de tout comprendre, on laisse faire. Laisser-faire la nature, c'est aussi moins de travail physique et cognitif<sup>8</sup>, tout comme c'est le cas de planter des vivaces ou des plants indigènes. Nous avons testé dans l'enquête si cela n'était pas corrélé avec une certaine image de soi, le jardin sauvage renvoyant peut-être, dans l'imaginaire des anthropocentrées ou des engagées, à une image de désordre, d'impropre. Les résultats ne sont pas probants (cf. Chapitre 2).

<sup>7</sup> Ce qui renvoie d'ailleurs à une partie de la population qualifiée « d'impuissants », en matière de maîtrise de l'énergie : S. La Branche. « Energie et écologie : les profils socioénergétiques ». PUG, Coll. Virus de la recherche. 2021.

<sup>8</sup> Un des obstacles majeurs identifiés depuis quelques années par plusieurs sciences des comportements en matière de transition.

## 4. CONCLUSION DE L'ANALYSE DES ENTRETIENS

Le jardin émerge dans ces discours comme un « fait social total<sup>9</sup> » (notion issue de la sociologie) dans lequel des facteurs psychologiques et sociologiques de phases de vie, d'interactions sociales et familiales, d'information, de valeurs et de préférences et bien entendu, de capacités à avoir un jardin et à « le pratiquer », d'en prendre soin et de le vivre, vont entrer en interactions complexes. Du point de vue des cinq enquêtées et de l'analyse, ce nombre important de facteurs en interactions ne signifie pas une absence de cohérence ou de tendances lourdes – un argument aisément entendable par les experts de la biodiversité, car tous ces facteurs n'ont pas un poids ni une influence identique ! Certains facteurs sont plus importants que d'autres pour faciliter et favoriser certaines pratiques plutôt que d'autres. Certains de ces facteurs pourraient-ils émerger comme l'équivalent de la notion d'espèce clé de voute ? Il nous semble que la représentation sociale de l'essence même de la relation nature-humain est clé.

Dans le cas de nos cinq interrogées, on peut simplifier ces différents facteurs en les posant sur un axe entre biodiversité et esthétique (et philosophiquement, entre écocentrisme et anthropocentrisme) non sans qu'ils soient mutuellement exclusifs. Ce n'est pas parce que l'aspect esthétique d'un jardin prime sur la biodiversité que celle-ci est écartée ou négligée mais elle tend à être moins bien prise en compte, et souvent moins bien comprise. Abordons maintenant les résultats de l'enquête par Internet pour tester ces premières observations issues de l'approche qualitative.

---

<sup>9</sup> Pour prendre un autre exemple, la mobilité urbaine s'insère dans un quartier, avec des services variés ou absents, des offres de transports en communs – ou non – des pistes cyclables sécurisées - ou non. La mobilité est très fortement contrainte par les horaires de travail et des enfants, avec les repas, les loisirs, les vacances, le revenu, le métier, les politiques urbaines et nationales de développement des autoroutes ou encore de décarbonation... Les émotions associées à la liberté de la voiture, ses aspects pragmatiques, son statut de réussite, voire maintenant d'efforts de transition avec les véhicules électriques font partie de ce fait social.

## RESULTATS DE L'ENQUETE PAR INTERNET

759 personnes ont répondu à l'enquête en moins de trois semaines, ce qui est un nombre élevé pour ce type d'enquête. Ils ont été contactés sur les réseaux d'Arthropologia, les réseaux personnels et les posts LinkedIn. Malgré nos efforts d'avoir la plus grande diversité de répondants en matière d'attitude à l'égard de la biodiversité et des pratiques dans leurs jardins, il reste un biais assez fort avec des répondants qui sont bien plus concernés que la population normale, même celle avec jardin, en comparaison avec les résultats de l'enquête IFOP sur les Français et le jardin de 2022<sup>10</sup>. En effet, les répondants à notre enquête montrent un bien plus haut niveau de préoccupation, de pratiques et de représentations sociales pro-biodiversité.

Commençons par une brève présentation des répondants, pour ensuite aborder leurs perceptions des fonctions de leurs jardins : à quoi sert-il ; quels usages en ont-ils ; quelles sont les motivations qui sous-tendent la manière dont ils s'en occupent ? **Quelle est, en somme, leur expérience symbolique et pratique de leurs jardins et des liens avec la biodiversité ?**

### 1. PORTRAIT DES REpondANTS

Les répondants à l'enquête d'Arthropologia, malgré tous nos efforts méthodologiques ne représentant pas la majorité des Français qui ont répondu à l'enquête IFOP et ce, sur l'ensemble des questions. Car, avoir accès à un jardin implique certains moyens financiers, souvent associés à des niveaux de scolarité et des métiers. Ensuite, au vu des préoccupations pour la biodiversité dans la population, les répondants se distinguent nettement de la population générale également. Ce qui, pour une compréhension plus représentative de la population générale soulève la nécessité de faire une troisième étude à grande échelle qui viserait justement à affiner les questions et les choix de réponses, et ensuite, les critères des répondants. Les différences sont parfois si grandes entre nos résultats et celle de l'enquête IFOP, qu'elles soulèvent la question de la comparaison entre les méthodes, la diffusion du questionnaire, etc., que nous ne mènerons pas ici. Nous identifions les points communs et les différences tout au cours de l'analyse. Cette analyse permettra d'identifier des pistes intéressantes qui, jusqu'à un certain point, iront au-delà des convaincus.

### 2. Qui sont les répondants et à quels types de jardin possèdent-ils ?

Sociologiquement, la capacité à posséder un jardin en ville est en grande partie corrélée à un haut niveau de CSP (revenu + scolarité), en raison des coûts du foncier. Ainsi, 30 % des répondants sont cadres (moyenne nationale :

---

<sup>10</sup> <https://www.valhor.fr/actualites/enquete-ifop-les-francais-et-le-jardin-en-2022>

19 %) ; 21 % à la retraite (moyenne nationale : 25 %) et 16 % dans la fonction publique (moyenne nationale : 21%<sup>11</sup>). Le reste fait partie des autres catégories. Enfin, 55,2 % sont sans enfants vivant à domicile, 43,5 % ont 1 à 3 enfants y vivant (les autres ont plus de 3 enfants). Enfin, 58 % ne connaissent pas Arthropologia, un chiffre qui ne varie pas réellement selon les niveaux de scolarité ; 72 % possèdent des diplômes pré-universitaires et 75 % des diplômes universitaires (licence à doctorat) connaissent l'association. Si l'on approfondi en croisant le niveau de scolarité avec les représentations du jardin, on voit une corrélation : **les niveaux de scolarité plus élevés sont plus aptes à mettre en avant la biodiversité dans leur jardin, et à l'inverse, ceux avec un niveau moins élevé sont plus aptes que les autres à en avoir un usage humain, de plaisir, etc...** Il est probable que ce soit dû au niveau de complexité scientifique de la biodiversité.

**Tableau 3. Vision du jardin et niveaux de scolarité.**

Vision du jardin/Niv de scolarité	Pré-univ (57% des répondants)	Univ (Licence-doctorat, 43% des répondants)
Avoir surtout une fonction humaine, de plaisir, de repos, de refuge du stress (10,3%)	32%	68%
Avoir le moins d'impacts négatifs possible sur la biodiversité (28,1%)	29%	71%
Doit être inséré dans son milieu et contribuer à la biodiversité (61,6%)	24%	76%

Environ les trois quarts des jardins de l'enquête font moins de 1 500 m<sup>2</sup> et 22,7 % font plus. 87,9 % sont adjacents à la maison et 12,1 % sont séparés de la maison ; et enfin, 26 % vivent en milieu rural, 31,4 % en semi urbain et 42,7 % en milieu urbain. Il faut savoir qu'il n'existe pas de définition officielle de semi-rural ou semi urbain et donc l'INSEE ne fournit pas ces chiffres, se limitant à la distinction entre urbain et rural, soit 82 % et 18 % respectivement. Même sans définition ni mesure officielle, les répondants à l'enquête semblent donc bien vivre davantage hors milieu urbain que la moyenne française. Y a-t-il une corrélation entre le milieu de vie et le niveau d'engagement pour des niveaux d'engagement différents à l'égard de la biodiversité dans le jardin ?

**Tableau 4. Vision de l'usage du jardin et lieu de vie**

Vision du jardin/territoire	Rural 43%	Semi rural 31%	Urbain 26%
Usage humain	39%	24%	37%
Avoir le moins d'impacts	36%	33%	31%
Contribuer à la biodiversité	48%	31%	21%

<sup>11</sup>Insee.

Notons quelques chiffres intéressants. Chez ceux pour qui le jardin doit avoir surtout un usage humain, on ne voit pas de corrélation forte : ceux qui vivent en milieu urbain et rural sont presque à égalité alors que pour les écocentrés, ceux qui ont comme objectif la biodiversité, plus on vit en milieu rural, plus la propension à contribuer à la biodiversité est forte.

Les répondants ont été contactés grâce aux réseaux d'Arthropologia mais aussi des réseaux personnels, LinkedIn... Quelle est donc la proportion des répondants connaissant l'association ?

**Tableau 5. Vision du jardin et connaissance d'Arthropologia**

Vision du jardin/connaissent Arthropologia	Oui	Non
Usage humain	31%	69%
Avoir le moins d'impacts	48%	52%
Biodiversité	41%	59%
Moyenne totale	40%	60%

Si un nombre élevé connaissait Arthropologia (40 %), on ne voit pas de tendance transversale émerger, la catégorie « avoir le moins d'impacts possibles » étant la plus nombreuse à la connaître ! Ils montrent donc un intérêt pour l'association.

Pour compléter cette présentation des répondants, nous avons souhaité aborder une question qualitative, d'ordre quasi-psychologique : pour les répondants, leur jardin est-il un reflet de l'image de soi ? L'idée sous-jacente ici est de tester si l'image dominante d'un jardin non 'rangé', ensauvagé, ne gêne pas en raison de l'image qu'il peut renvoyer du propriétaire. Et donc, d'un certain rejet du jardin sauvage et une propension plus forte pour les jardins à la française ou les pelouses 'propres'.

**Tableau 6. Vision du jardin et image de soi**

Vision du jardin/reflet de l'image de soi ?	Non	Ni l'un ni l'autre	Oui
Usage humain	41%	46%	13%
Avoir le moins d'impacts	51%	41%	8%
Biodiversité	54%	38%	8%

Sur cet aspect, on peut voir une certaine relation sans qu'elle soit forte, avec les propriétaires pour qui l'usage humain prime est légèrement davantage corrélé à l'image de soi que pour la troisième catégorie (13 % vs 8 % pour la réponse oui, mais une différence plus grande pour la réponse non : 41 % vs 54 %). Ceci pose question, à laquelle nous n'avons pas de réponses : contribuer à la biodiversité est autant une expression de soi et de ses valeurs écologiques que l'inverse ! Pour mieux comprendre cet enjeu, il faudrait approfondir avec d'autres questions sur l'image de soi, le rapport aux autres (à quel point le jardin est-il perçu comme une manière d'obtenir l'approbation, voire l'admiration des autres, ou de permettre aux autres de profiter de la beauté de son jardin.

Enfin, une question évidente qu'il fallait investiguer : les répondants, notamment ceux plus préoccupés par la biodiversité, ont-ils une fibre écologique plus importante que la moyenne de la population, voire des préoccupations écologiques différentes de la moyenne ? ***Dans notre enquête, la biodiversité apparaît comme le premier enjeu de préoccupation, ce qui n'est pas représentatif de la population moyenne.***

**Tableau 7. Vision du jardin et priorités des crises écologiques.**

Vision du jardin/crise écologique prioritaire	Pour moi, la crise environnementale que l'on doit régler en priorité, c'est :		
	Le changement climatique*	La pollution – air et mers par plastiques	L'effondrement de la biodiversité
	(26,3%)	(6,4%)	(64,3%)
Usage humain	36%	26%	38%
Avoir le moins d'impacts	27%	17%	66%
Biodiversité	25%	7%	68%

On constate deux résultats importants. D'abord, les répondants pour qui la biodiversité dans le jardin est importante sont également ceux qui choisissent la crise de la biodiversité comme premier enjeu écologique, *plutôt que le changement climatique* ! Une enquêtée en entretien déplore à cet égard que dans les discours politiques, « *il n'y a que décarbonation, décarbonation, décarbonation, mais beaucoup moins sur l'adaptation, et la biodiversité n'est pas beaucoup mentionnée !* ».

Les résultats sont très différents de ceux d'autres enquêtes. Un sondage européen<sup>12</sup> arrive aux résultats suivants :

- changement climatique : 53 %,
- pollution atmosphérique : 46 %
- déchets : 46 %.
- biodiversité : 10%.

Une enquête française suggère que la « disparition de certaines espèces végétales ou animales » est rarement citée par les Français comme principale préoccupation en matière d'environnement (8 %), même si elle est en revanche assez fréquemment évoquée en second choix (17 %). Cela peut probablement s'expliquer par le caractère moins tangible de l'érosion de la biodiversité et de ses effets sur la vie quotidienne<sup>13</sup>. L'explication donnée sur le caractère intangible nous semble bien insuffisante car de fait, les gaz à effets de serre ne sont pas visibles et que le changement climatique n'existe que par les effets sur qu'il induit sur des phénomènes déjà existants. De plus, les

<sup>12</sup> Protection de l'environnement — enquête Eurobaromètre Bruxelles, le 3 mars 2020, [https://ec.europa.eu/commission/presscorner/api/files/document/print/fr/qanda\\_20\\_330/QANDA\\_20\\_330\\_FR.pdf](https://ec.europa.eu/commission/presscorner/api/files/document/print/fr/qanda_20_330/QANDA_20_330_FR.pdf)

<sup>13</sup> <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/opinions-des-francais-sur-lenvironnement-en-2022>

effets perceptibles ne le sont que depuis quelques années seulement. L'explication est alors ailleurs et doit être bien plus complexe mais ceci reste en dehors des limites de cette enquête.

Cette présentation des répondants effectuée, tournons-nous maintenant vers les questionnements au cœur de cette enquête, que l'on peut résumer ainsi : quels liens existent entre les formes et les pratiques du jardin, ses représentations sociales, sa place, son rôle et sa fonction vis-à-vis de la biodiversité ?

### 3. REPRESENTATIONS DE LA BIODIVERSITE ET DU JARDIN : QUELLES RENCONTRES ?

La question principale de cette étude peut être formulée ainsi : quelles représentations sociales du jardin les répondants ont-ils de leur jardin et quelles corrélations peut-on établir avec un engagement (niveau et type) pour la biodiversité ? Pour rappel,

***L'hypothèse est que les moins engagé.es pour la biodiversité sont également ceux qui ont une représentation davantage fondée sur la convivialité, la propreté et l'usage par et pour les humains. En somme, une vision anthropocentrée du jardin. Ceux-ci tendront alors à avoir et à préférer des jardins à la française ou des pelouses. Inversement, ceux qui sont plus engagé.es pour la biodiversité auront des préférences pour les jardins à l'anglaise, voire même pour les jardins sauvages, pour les fortement engagé.es, les écocentré.es. Cette hypothèse est largement confirmée par l'enquête, avec des subtilités et quelques surprises.***

Pour le sociologue, la surprise est peut-être, au final, dans le fait que l'écart entre la représentation sociale du jardin et les pratiques qui devraient y être associées est moins important qu'attendu. En effet, dans les enjeux de climat et de pratiques énergétiques, on constate un écart important entre par exemple, la croyance que le changement climatique est l'enjeu numéro du 21<sup>e</sup> siècle et les pratiques - la plus importante pratiquée dans le monde et en France étant le tri !<sup>14</sup> En la matière, la tendance est plutôt la suivante : plus les pratiques ont un impact important sur la vie quotidienne, plus elles demandent des efforts de changements, moins elles sont mises en œuvre. Malheureusement, ce sont précisément ces dernières qui ont le plus d'impacts positifs sur l'empreinte carbone : abandonner sa voiture, rénover son logement ou devenir végétarien...<sup>15</sup>. Dans le cas de la biodiversité dans le jardin, nous verrons que cette distance entre représentations sociales et pratiques est moins bien forte. Notre hypothèse à ce sujet est que dans le cas de la biodiversité dans les jardins, extension de son chez-soi, personnel et intime, les propriétaires et pratiquants de jardins sont davantage en prise directe, sensorielle et vécue, avec la biodiversité via leur jardin : une action positive en faveur de la lutte contre le changement climatique n'est pas perceptible alors que les pratiques de jardinage le sont.

Pour rappel, l'analyse a fait émerger trois grandes catégories de profils :

---

<sup>14</sup> L'opinion mondiale face au changement climatique, D. Witkowski & D. Boy. (Ed). [https://www.edf.fr/sites/groupe/files/2023-04/obscop22\\_e-book\\_planete-mobilisee\\_complet\\_20230427\\_planches.pdf](https://www.edf.fr/sites/groupe/files/2023-04/obscop22_e-book_planete-mobilisee_complet_20230427_planches.pdf). Pp.102-107. 2023.

<sup>15</sup> S. La Branche et A. Susa. « L'insoutenable légèreté climatique de la sobriété en, France ? Une exploration sociologique ». L'opinion mondiale face au changement climatique, D. Witkowski & D. Boy. (Ed). [https://www.edf.fr/sites/groupe/files/2023-04/obscop22\\_e-book\\_planete-mobilisee\\_complet\\_20230427\\_planches.pdf](https://www.edf.fr/sites/groupe/files/2023-04/obscop22_e-book_planete-mobilisee_complet_20230427_planches.pdf). Pp.102-107. 2023.

**LES SENSIBILISÉ.ES** « font attention à la biodiversité » en utilisant des produits les moins nocifs possibles ; ils préfèrent davantage des jardins bien entretenus, ‘propres’, pour qui les mauvaises herbes et les insectes sont davantage des nuisances que pour les deux autres catégories. Ce sont les plus anthropocentrés.

**LES ENGAGE.ES** mettent le moins possible de produits et vont laisser des parties de leurs jardins ensauvagés. Ils préfèrent les jardins à l’anglaise et tentent de contribuer à minima à la biodiversité mais ils n’utilisent pas les termes de « laisser-faire » ni « d’ensauvagement » ni ne mettent très fortement ces notions en pratiques.

**LES ECOCENTRE.ES** ont une représentation sociale et des pratiques du jardin fondées sur les notions de « laisser faire », « laisser pousser » et « laisser mourir ». Le concept de « nuisible » est pour eux une aberration. La fonction première du jardin est la biodiversité. Ce sont les plus écocentrés.es.

Bien entendu, on retrouve même chez les sensibilisé.es des pratiques écocentrées, telles que ramasser les limaces et les escargots pour aller les mettre dans un champ, ou ramasser les pucerons à la main, mais au final ils ont une vision anthropocentrée du jardin.

### a. Préférences pour différents styles de jardin

Nous avons posé la question des préférences pour le style du jardin, son esthétique et pour les pratiques. Comme on le voit, les jardins à l’anglaise et ensauvagés sont largement plébiscités par les répondants de l’enquête d’Arthropologia.

**Tableau 8. Vision du jardin et préférences déclarées pour le style**

Type de jardin	Pelouse	A la française	A la japonaise	A l’anglaise	Ensauvagé
Style du jardin <sup>16</sup>	3%	6%	0%	53%	38%
Préférence visuelle <sup>17</sup>	1%	6%	5%	40%	48%
Préférence de pratiques <sup>18</sup>	2%	7%	-1%	32%	59%

Tout d’abord, on note une préférence plus grande pour les pratiques ensauvagées que pour la forme visuelle mais une propension pour les jardins à l’anglaise. On voit ensuite, une nette différence entre les répondants à notre enquête et ceux de l’enquête IFOP, qui relève des chiffres quasi opposés aux nôtres : « 56 % des Français sont disposés à aménager une pelouse à l’aspect et au rendu plus naturels pour préserver la biodiversité qui y habite, tandis que 31 % tiennent encore à leur étendue, plus ou moins vaste, de pelouse parfaitement uniforme, coupée

<sup>16</sup> « Votre jardin est plutôt du style... »

<sup>17</sup> « Que préférez-vous visuellement, le jardin : »

<sup>18</sup> « Quel type de jardin préférez-vous pratiquer ? »

*courte, sans pissenlit ni pâquerette*<sup>19</sup> ». Ce n'est pas le cas de nos répondants qui n'expriment pas du tout une préférence ni pour la pelouse ni le jardin à la française. La palme de la préférence visuelle et des pratiques va au jardin ensauvagé. **Le style de jardin préféré est celui à l'anglaise**, qui semble représenter un compromis entre le jardin 'propre' et celui totalement ensauvagé.

A la question visuelle suivante, « quel jardin préférez-vous ? », les répondants à notre enquête ont très largement répondu par la première option (A : 95% ; B : 4% ; C : 1%).

**Image 1 : trois types de jardins présentés dans le questionnaire.**



Le jardin A très largement plébiscité reste 'rangé et propre' mais s'approche le plus du jardin à l'anglaise, sans pour autant être ensauvagé. Il intègre plus de fleurs, de coloris. Les deux autres types sont rejetés. Pour rappel, le jardin à l'américaine avec une pelouse représente le choix de 1% de nos enquêtés mais 56% pour l'enquête IFOP !

## b. Préférences pour des types de jardin et statut de la biodiversité

Les représentations sociales s'expriment dans les mots et dans nos préférences. Nous avons donc exploré la relation entre la vision du jardin dominante et la préférence pour le type de jardin. Encore une fois, nous notons une correspondance forte entre ces facteurs.

**Tableau 9. Vision du jardin vs attitudes à l'égard de la biodiversité**

Vision du jardin/style du jardin (total)	A la Japonaise (4%)	Pelouse (2%)	A la française (6%)	A l'anglaise (40%)	Ensauvagé (48%)
Usage humain	11%	9%	17%	41%	22%
Avoir le moins d'impacts	5%	2%	6%	39%	48%
Biodiversité	3%	-1%	4%	40%	53%

<sup>19</sup> <https://www.valhor.fr/actualites/enquete-ifop-les-francais-et-le-jardin-en-2022>

La tendance est claire : plus la biodiversité est importante, plus la préférence va vers un jardin ensauvagé. Ensuite, même si les chiffres sont peu élevés, il faut noter que même les sensibilisé.es ont une préférence pour les jardins à l'anglaise, mais ils obtiennent le plus haut taux pour le jardin à la française. Quant aux engagé.es, leurs préférences pour le jardin ensauvagé est plus de deux fois plus élevé que pour les sensibilisé.es.

**Tableau 10. Vision du jardin et inclinaison pour la biodiversité (plantes et insectes) dans le jardin.**

Vision du jardin/ biodiversité dans le jardin	La biodiversité (plantes et insectes) dans mon jardin :		
	Un jardin doit d'abord être propre et un espace de vie d'agrément  (5%)	Elle est importante mais ma récolte de fruits/légumes est toute aussi importante  (30%)	La biodiversité est primordiale : celle de mon jardin doit ressembler à la nature  (65%)
Usage humain	24%	49%	27%
Avoir le moins d'impacts	5%	34%	61%
Biodiversité	2%	25%	73%

De nouveau, notre hypothèse est confirmée, sur le total des réponses : il existe une forte corrélation entre ceux pour qui le jardin doit contribuer à la biodiversité en ce qu'elle prend vie (insectes, plantes...) et au fait que le jardin doit ressembler à la nature et inversement ; plus un jardin doit avoir un usage humain, moins la présence de la biodiversité et d'insectes est importante. Autrement dit, on voit également une forte relation entre la représentation sociale dominante du jardin et la place que doit occuper les insectes, les plantes et les oiseaux dans ce jardin.

Encore ici, les répondants montrent de fortes différences avec ceux de l'enquête IFOP, qui sont beaucoup plus nombreux à préférer la pelouse et les jardins propres et en avoir une fonction humaine :

- 56% pour se relaxer en s'occupant de leur jardin
- 48% pour pouvoir réunir / recevoir famille et amis
- 45% pour permettre aux enfants de jouer dehors
- 43% pour embellir son bien immobilier
- 31% pour se nourrir différemment
- 28% pour œuvrer à son échelle à la protection de l'environnement et à la biodiversité, soit environ la moitié de l'enquête Arthropologia.

- 27% des Français utilisent beaucoup leur jardin pour avoir des activités physiques plus saines.<sup>20</sup>

### c. Les pratiques du jardin à la rencontre des insectes

Nous avons posé une question plus spécifique relative à la biodiversité : comment les enquêtés perçoivent-ils les insectes, sont-ils nuisibles, nécessaires, beaux et utiles ?

**Tableau 11. Vision du jardin et 'nuisibilité' des insectes**

Vision du jardin/statut des insectes	Pour moi, les insectes (réponses premier choix) :			
	Diminuent mon confort dans mon jardin (0%)	Nuisibles pour mes plantes (-1%)	Nécessaires mais pas tous utiles ni agréables (36%)	Beaux et/ou utiles (64%)
Usage humain	0%	1%	73%	26%
Avoir le moins d'impacts	0%	-1%	33%	67%
Biodiversité	0%	0%	31%	69%

Bonne nouvelle, tout de même : mêmes les sensibilisé.es sont 73% à dire que les insectes sont nécessaires même s'ils ne sont pas tous utiles ni agréables. On voit bien ici que les représentations sociales à l'égard des insectes, un des aspects vivants, réels, de la biodiversité, sont corrélées aux trois niveaux d'engagements.

Comme expliqué dans le cadre d'analyse de ce rapport, la sociologie ne présume pas que les représentations sociales mènent directement à des pratiques : même les plus convaincus des écologistes n'ont pas une empreinte écologique neutre. Quelles sont alors les pratiques associées aux insectes ? Comment sont-ils traités dans le jardin ?

**Tableau 12. Vision du jardin et pratiques vis-à-vis des insectes**

Vision du jardin/pratiques à l'égard des insectes	Pour les insectes « nuisibles » (premier choix)			
	J'utilise un insecticide le plus naturel possible (20,2%)	Je nettoie à la main (42,2%)	J'introduis des prédateurs naturels (15,1%)	Je laisse faire la nature (72,8%)
Usage humain	19%	15%	8%	54%

<sup>20</sup> Page d'accueil <https://www.valhor.fr/actualites/enquete-ifop-les-francais-et-le-jardin-en-2022>.

Avoir le moins d'impacts	9%	10%	17%	64%
Biodiversité	3%	12%	15%	69%

\* 1% seulement utilise l'insecticide le plus efficace possible.

L'enquête IFOP relève, concernant les pratiques de jardinage en faveur de la biodiversité, que 2/3 des possesseurs de jardin utilisent des produits plus respectueux de l'environnement et 14 % comptent le faire prochainement. Les répondants à notre enquête sont trois fois moins nombreux à déclarer ce choix **parce qu'ils sont bien plus nombreux à « ne rien faire », c'est-à-dire à mettre en pratique cette philosophie du « laisser faire, laisser pousser, laisser mourir »**. Mais relevons un point important : les sensibles sont plus nombreux à nettoyer à la main... et à utiliser un insecticide, le plus naturel possible. Même les moins engagé.es utilisent des méthodes les plus douces possibles. En ce qui concerne les écocentré.es, 30 % ne laisse pas faire la nature. L'introduction de prédateurs naturels n'est pas très utilisée par aucune des catégories. Cependant, les écologues le savent, pour avoir des prédateurs naturels, il s'agit plutôt d'offrir un milieu et de la nourriture qui les attireront. Les enquêtés vont-ils alors plus loin dans leur démarche en pensant, lorsqu'ils choisissent et achètent des plantes, à la saisonnalité de la floraison et à l'apport de ces plantes pour attirer les insectes pollinisateurs ?

**Tableau 13. Vision du jardin et choix des plantes pour les pollinisateurs.**

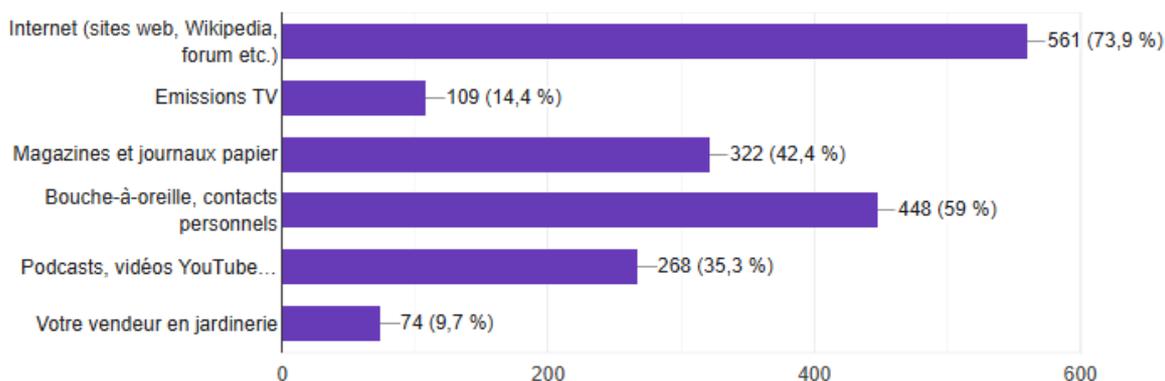
Vision du jardin/choix des plantes	Lorsque vous achetez des plantes pour votre jardin, pensez-vous à la saisonnalité pour les insectes pollinisateurs ?		
	Non, je les achète surtout parce qu'elles me plaisent (19%)	Je pense aux insectes mais à me faire plaisir aussi (62%)	C'est mon critère le plus important (19%)
Usage humain	53%	42%	5%
Avoir le moins d'impacts	16%	62%	22%
Biodiversité	13%	67%	20%

Point d'étonnement : les écocentré.es sont légèrement moins nombreux que les engagé.es à faire de la saisonnalité leur critère premier ! Sont-ils alors plus interventionnistes que sur les autres aspects de leurs pratiques ? Pas nécessairement, il existe une double explication possible, offerte par nos entretiens : les écocentré.es « laissent faire », incluant laisser pousser les fleurs et les plantes naturellement dans leur jardin. Pour eux, cette saisonnalité est symbiotique et la nature s'en occupe d'elle-même, donc nul besoin de prévoir ni d'acheter en conséquence. De plus, pour les non-initiés, il est complexe de savoir quelle plante est nécessaire à quel insecte et sur quelle période, ce qui renvoie à l'enjeu de la prise en compte de la complexité. Il est possible que si 20% y contribuent, c'est pour donner un coup de pouce au processus naturel.

## 4. LES SOURCES D'INFORMATIONS ET LES BESOINS ET INTERETS DES REpondANTS

Quelles sont les sources d'informations des répondants et à quels enjeux s'intéressent-ils en matière de biodiversité et de jardin ?

**Graphique 1. Sources d'informations préférées sur les jardins (plusieurs réponses possibles) :**



Sans surprise, mais à la différence des entretiens en face-à-face, la source première d'information est Internet. Ce qui est plus surprenant et que nous retrouvons également dans les entretiens semi directs, le bouche-à-oreille est la seconde source ! Autrement dit, les discussions relatives au jardin sont des vecteurs de socialisation et de communication en direct ! Observe-t'on des différences entre les trois profils et leurs sources d'informations ? Non, les chiffres sont quasi identiques, quel que soit le profil ou la source :

**Tableau 14. Vision du jardin et sources d'information.**

Vision du jardin/source d'informations	Bouche à oreilles	T.V.	Internet	Magazine
Usage humain	12%	4%	76%	8%
Avoir le moins d'impacts	12%	1%	75%	12%
Biodiversité	11%	1%	76%	12%

\* Vendeur : 1%

Mais qu'est-ce qui intéresse les répondants, sur quels sujets cherchent-ils des informations ? La réponse s'avère être d'un intérêt particulier pour Arthropologia.

**Graphique 2. Quelles informations intéressent les répondants ?**



**Dans plus de la moitié des cas, le premier besoin concerne l'amélioration de la biodiversité du jardin !** On peut même y associer la réponse « pour résoudre de problème d'insectes nuisibles et de maladies », et ainsi entrevoir la possibilité d'offrir des informations pratiques sur comment « gérer » ces problèmes de la manière la moins impactante possible. Voit-on émerger dans ce cas également une différence entre les motivations à s'informer et les profils ?

**Tableau 15. Vision du jardin et sujet d'information.**

Vision du jardin/sujet d'informations	Plus de fruits et de légumes	Embellir le jardin	Améliorer la biodiversité de mon jardin	Résoudre des problèmes d'insectes nuisibles et des maladies
Usage humain	14%	36%	24%	26%
Avoir le moins d'impacts	15%	5%	65%	15%
Biodiversité	18%	10%	59%	13%

Les plus anthropocentrés, sans surprise, sélectionne en premier « embellir le jardin » et c'est également le plus gros pourcentage des trois profils. Ils optent en second choix pour « résoudre des problèmes d'insectes nuisibles », à un taux plus haut que les deux autres profils. Ceux qui souhaitent avoir le moins d'impacts sont ceux qui ont envie de faire mieux, certains pourraient 'basculer' vers des pratiques un peu plus écocentrées – ils obtiennent le plus haut score, avec 65 %. Tandis que les écocentré.es répondent moins que les autres rechercher des informations sur comment embellir le jardin ou résoudre un problème d'insectes. Ces résultats correspondent aux logiques de pratiques et aux représentations des trois profils tels que nous les décrivons depuis le départ dans ces pages. A noter cependant que le second groupe est encore moins intéressé que les écocentré.es à embellir leur jardin. Il est probable qu'ils en soient déjà satisfaits et que leur recherche d'information vise justement un secteur où ils se sentent moins compétents ;

Ceci nous amène à la dernière section de ce rapport, la conclusion et les préconisations qui découlent de l'analyse. A noter que beaucoup sont à comprendre dans un contexte de compréhensions et de conclusions issues des sciences comportementales, même si nous ne le déclinons pas ici.

## CONCLUSIONS, PRECONISATIONS ET PISTES A POURSUIVRE.

L'analyse des réponses à l'enquête mais aussi les verbatims des entretiens offrent des pistes intéressantes pour mieux communiquer sur les insectes pollinisateurs dans le jardin et sur Arthropologia, selon les moyens à disposition de l'association, en matière de communication, de livrables et de capacité à développer un accompagnement pour le grand public. Beaucoup de nos préconisations et retours ont des implications pour le contenu et la forme des prochaines assises.

En matière de recommandations, les acteurs de la transition ont tendance à adopter la stratégie suivante : changer les représentations sociales de *leurs* membres, *leur* public, améliorer *leur* niveau de connaissance et de *leur* sensibilité, plutôt que de modifier leur propre stratégie et leur propre approche. Ils tendent aussi fortement à utiliser un langage et transmettre des contenus, certes scientifiquement corrects, mais qui échouent trop souvent à trouver un écho auprès de leurs audiences non scientifiques. C'est une première erreur à éviter. Ensuite, beaucoup trop d'acteurs de la transition, que ce soit les associations environnementales, les scientifiques ou les pouvoirs publics, font une seconde erreur, en confondant sensibilisation et accompagnement.

La sensibilisation renvoie à l'ensemble des stratégies de communication visant à améliorer **la connaissance** d'un enjeu par le biais de transmission **d'informations**. D'un point de vue socio-psychologique, elle cible essentiellement la **cognition**. Parfois, elle vise aussi les émotions, par le biais d'images, par exemple, d'un ours mourant de faim sur la banquise ou l'aspect attachant des pandas. Le rôle des émotions est très complexe et il n'y a pas encore de conclusions générales<sup>21</sup> à en tirer même si des signaux faibles commencent à apparaître dans la littérature, qui semblent généralisables, notamment sur l'écoanxiété<sup>22</sup>. Dans le cas de cette étude, l'analyse suggère fortement que ***l'esthétique, la beauté et l'émerveillement sont des émotions positives allant dans le sens d'une meilleure prise en compte de la biodiversité dans le jardin.***

L'accompagnement renvoie plutôt à des méthodes visant à outiller, de manière organisationnelle, collective ou individuelle, mais toujours pragmatiques et opérationnelles dans des efforts de changements de pratiques. Les efforts à parler de biodiversité dans le jardin à un ménage habitant au 3e étage, sans jardin, est inutile. Les modes, le contenu et le ton doivent être situés dans un contexte vécu, et viser des catégories d'acteurs spécifiquement. Parler biodiversité à un propriétaire de jardin dont l'idéal est la pelouse américaine ne fait pas sens, le message ne sera pas entendu. On peut même concevoir des formes d'accompagnement qui vont dans le sens de la transition sans la mentionner. Par exemple, un des changements les plus impactant qu'un individu peut engager est de devenir végétarien (autant pour le changement climatique que pour la biodiversité). L'accompagnement ne viserait donc pas comme objectif premier d'améliorer la connaissance sur les méfaits d'une alimentation carnée mais bien

---

<sup>21</sup> V. C. Ho, A. H. Berman, J. Andrade, D. J. Kavanagh, S. La Branche, J. May, C. S. Philson, D. T. Blumstein. "Adding immediate emotions to the Theory of Planned Behavior: A proposal for augmenting pro-environmental behavioral prediction". *Frontiers in Climate*, Vol. 6, 2024, | [doi: 10.3389/fclim.2024.1344899](https://doi.org/10.3389/fclim.2024.1344899)

<sup>22</sup> Jalin, H., Sapin, A., Macherey, A. *et al.* Understanding eco-anxiety: exploring relationships with environmental trait affects, connectedness to nature, depression, anxiety, and media exposure. *Curr Psychol* **43**, 23455–23468 (2024). <https://doi.org/10.1007/s12144-024-06098-y>

plutôt à transmettre des nouvelles recettes, méthodes de cuisson et nouveaux produits qui sachent convaincre les palais.

Rendre désirables les objectifs de la sensibilisation et de l'accompagnement. Pourquoi se focaliser sur la biodiversité dans le jardin quand la famille s'intéresse plutôt à sa production de fruits et de légumes ? Il faut alors plutôt aborder la question de ce qu'apporte la biodiversité pour cette production : le goût, le plaisir, la cueillette par les enfants, le partage avec des amis. L'acteur de la transition, et dans ce cas, Arthropologia, doit donc adapter son langage et ses efforts de communication dans ce sens dans une stratégie flexible et adaptée aux profils de représentations sociales et d'intérêts identifiés.

Sensibilisation et accompagnement : L'accompagnement sans sensibilisation est plus efficace que l'inverse : une sensibilisation sans accompagnement peut même avoir un effet contraire à celui souhaité, en provoquant des sentiments d'impuissance et ainsi d'abandon des efforts. Très bien comprendre l'état de la crise de la biodiversité peut être angoissant et être perçu comme un problème insolvable. Ce qui engendre davantage de déni que d'actions. Même lorsque les deux méthodes sont intégrées et menées de front, l'emphase doit être mise sur l'accompagnement, qui rend possible le changement. L'idéal est donc d'intégrer des informations minimales sur la biodiversité à des mesures d'accompagnements de changements de pratiques opérationnelles dans les jardins, en se focalisant davantage sur les dernières que sur les premières. Tout en adaptant le langage selon les trois profils identifiés.

### a. **Quelles informations ?**

Pour rappel, dans l'enquête, dans plus de la moitié des cas, le premier besoin en information concerne l'amélioration de la biodiversité du jardin ! Dans ce cas, il s'agirait d'offrir des informations, des astuces, et des informations ne se limitant ni aux jardins ni à la biodiversité mais qui allient les deux : la biodiversité **dans** le jardin (et au-delà). Un manuel d'aide à l'action pourrait contribuer à améliorer certaines des pratiques mais il faudrait savoir comment organiser un tel manuel, avec quel angle d'intérêt et de préoccupations. Notre proposition est la suivante :

Pour les sensibilisé.es (et les pro-pelouses que l'on retrouve davantage en population générale), il convient d'utiliser l'accompagnement des pratiques de jardin comme manière d'aborder la question des insectes pollinisateurs. Le jardin sert d'accroche pour aller vers la biodiversité. Rappel : pour faire un parallèle avec les répondants de l'enquête IFOP, les sensibilisé.es de notre étude tendent à être les engagé.es de la population normale.

Les engagé.es, une partie du moins, sont un public déjà très sensibilisé et qui pourraient être amenés à devenir plus écocentré.es. Une version minimaliste mais plus engagées des messages, des types d'actions à mettre en œuvre est à privilégier.

Pour les écocentré.es, les enjeux plus complexes associés à la biodiversité, à l'intérieur de leur jardin et dans les relations entre le jardin et son milieu, peuvent être abordés. La biodiversité de leur jardin en interaction avec l'extérieur est leur porte d'entrée pour Arthropologia.

## 1. LA BIODIVERSITE DANS LE JARDIN, C'EST MOINS DE TRAVAIL (mais plus de charge cognitive) !

La charge cognitive apparait depuis environ 2015 dans les études sur les freins à la transition comme un obstacle majeur. Et dans le cas de la biodiversité spécifiquement, c'est un obstacle important en raison de sa complexité et de la représentation sociale anthropocentrée dominante de la nature dans notre société. Ajouter une charge cognitive associée à des efforts de comprendre et de modifier les pratiques dans le jardin en faveur de la biodiversité ne peut pas fonctionner pour la majorité. Il convient alors d'alléger pour les publics sensibilisés notamment, cette charge. Plutôt que de se limiter à améliorer et accroître les connaissances et la compréhension de cette complexité, il faudrait développer un argument inspiré des entretiens semi-directifs : « laisser faire », « laisser-pousser » et « laisser mourir ». Comment exactement demande encore réflexion et des expérimentations pour mieux comprendre comment rendre plus intelligible cette approche. « Donner un coup de pouce à la nature ! » serait peut-être un 'slogan' à tester.

Intégrer la biodiversité peut permettre de réduire la charge de travail dans le jardin ! C'est une porte d'entrée importante, car comme nous l'avons vu, même pour les plus écocentré.es, si le jardin est une source de plaisir, il est aussi une source de travail.

## 2. D'UN USAGE HUMAIN DU JARDIN A DES ESPACES PARTAGES HUMAINS-BIODIVERSITE ?

L'enquête IFOP montre à quel point le jardin est vu comme un lieu de convivialité et d'échanges entre humains. Ils sont également 56 % à se relaxer en s'occupant de leur jardin. Nier cette réalité sociale mènerait à un rejet d'un message véhiculant une image trop fortement ensauvagée du jardin. La question est alors la suivante : comment associer des parties de jardins propres, à l'usage des humains, et des parties de jardins ensauvagées ? Pour rappel : même les sensibilisé.es de notre enquête ont une préférence pour les jardins à l'anglaise tandis que la préférence des engagé.es pour le jardin ensauvagé est près de deux fois plus importante que pour le jardin à l'anglaise. Le jardin à l'anglaise permet justement ces occupations diverses de l'espace.

## 3. L'ARGUMENT ESTHETIQUE

L'esthétique est importante pour les trois profils, mais l'importance accordée et ce qui est considéré comme 'beau' varie tant à l'égard des insectes qu'à l'égard des jardins en des plants !

- Fournir des informations sur les prédateurs, les fleurs qui contribuent à l'embellissement du jardin tout en favorisant la biodiversité ;
- Ainsi, il paraît opportun de présenter les jardins à l'anglaise et ensauvagés comme étant à la fois esthétiques et moins lourds en termes de charge de travail.

### Changer l'image des insectes

Si les écocentré.es sont plus nombreux à considérer que les insectes sont beaux et utiles que les anthropocentrés, même ces derniers sont 70 % à dire que les insectes sont nécessaires même s'ils ne sont pas tous utiles ni agréables.

Il nous semble intéressant de développer une stratégie de communication pour les insectes, en insistant sur leur beauté, ce qui les rend intéressant ou curieux ; les enfants sont probablement plus ouverts et pourraient être une porte d'entrée vers les parents. Peut-être avec « l'insecte du mois », avec ses apports ?